

Mai 1968: un héritage qui se perpétue ou qui se perd?



A l’occasion du cinquantième anniversaire de Mai 68, *Le Monde* nous présente dans deux tribunes du 16 mai 2018 les points de vue du célèbre sociologue français Edgar Morin et du politologue bulgare Ivan Krastev, sur l’héritage de cette “commune étudiante”. Cette “révolution sans visage”, telle qu’aime à l’appeler Edgar Morin, est-elle une révolution miroir de la jeunesse des *sixties*? Est-ce lui rendre justice que de la reléguer au rang de simples “événements de 68” ou d’un “mouvement de jeunesse” plus ou moins anodin ? Mai 68 avait-il la même portée et la même signification en Europe que celles décrites par Edgar Morin sur le sol français ? En tout et pour tout, Mai 68 a-t-il vraiment ébranlé notre société au point d’en laisser un héritage idéologique ou bien est-ce la ferveur de ses revendications qui s’est, elle, ébranlée jusqu’à notre temps présent ?

“C’est ça le véritable héritage de Mai 68”

En véritable “témoin compréhensif” des mœurs des étudiants de mai 1968 au sein même de l’université de Nanterre, dans laquelle il enseignait alors, Edgar Morin réduit le mouvement étudiant de Mai 68 à “quelques voix” dont la clameur, certes véhémement, n’en était pas moins minoritaire au milieu de “l’écrasante majorité” des élèves qui souhaitait poursuivre les cours. Le sociologue rompt alors l’illusion médiatique d’un mouvement de masse mais réaffirme, toutefois, l’insurrection des minorités qui est l’essence même du slogan de Mai 68 : “Nous sommes tous des minorités”. De plus, E. Morin rappelle que même si la volonté des étudiants était de se faire entendre et écouter, ceux-ci manquaient à l’appel lorsque l’occasion leur était donnée, notamment lors des votes structuralistes pour engager des manifestations telles que les grèves, démontrant que Mai 68 consistait, en réalité, en un désir anarchique, à une “révolte contre l’autorité” qui était le seul point de rassemblement d’un mouvement qui se répandait telle une traînée de poudre, passant de Nanterre à Paris, la Sorbonne en à peine un déjeuner. Cependant, cette aspiration anarchique était, comme le

démontre E. Morin dans ses papiers parus dans *Le Monde*, “Une révolution sans visage”, moins une révolution cherchant à placer un nouveau régime fondé sur le trotskisme ou le maoïsme qu’un profond désir “libertaire”. En effet, la nouvelle classe d’âge émergente de l’adolescence ne faisait que remplir ses cahiers de doléances d’une liberté revendiquée, des demandes bien loin de l’image de “révolution “ illusoire du Mai 68 mythique. Il n’en demeure pas moins que E. Morin admet l’impact du Mai 68 français en le qualifiant “d’explosion sociale généralisée”, prenant racine au milieu des lycéens de province et des étudiants qui osaient enfin proclamer l’espoir en la nature humaine. Un espoir qui devint alors le souffle qui ravive cette flamme perdue auprès du monde adulte, aussi bien auprès des ouvriers qu’auprès des artistes, cette flamme, qui liait le “je” et le “nous” comme E. Morin le formule, brisant ainsi le mur de verre entre individualité et communauté.

Au cours de son interview avec le journal *Le Monde*, E. Morin est également invité à réfléchir à ce que Mai 68 a apporté à la pensée française, la rendant plus tolérante et ouverte de par sa “soudaine spontanéité” défiant les concepts structuralistes en vigueur à l’époque, une ouverture d’esprit qui lui permit de publier son livre *Brèche* en collaboration avec C. Lefort et C. Castoriadis. Mais, même si Mai 68 lui fut bénéfique, E. Morin montre le caractère éphémère de ce mouvement dont l’ambition “libertaire, antiautoritaire et anti-société de consommation” fut vite brisée par la chute du mouvement qui laissa place au cercle vicieux de l’individualisme tant réprouvé. Ainsi, E. Morin conclut sa réflexion sur le cœur du mouvement de Mai 68 sur un bilan neutre qui est à la fois un succès et un échec, expliquant que Mai 68 peut être aussi bien une révolution ratée que l’exaltation de la liberté d’expression. Néanmoins, le sociologue regrette la période de Mai 68, qui n’est actuellement qu’une vague ombre dans l’esprit de la jeunesse actuelle à ses yeux “populiste” dont l’image est corrompue par les discours accusateurs de certains hommes politiques tels Nicolas Sarkozy. E. Morin va jusqu’à qualifier notre époque de “période historiquement régressive” qui s’oppose totalement au dogme gauchiste traditionnel de la communauté étudiante pour se tourner vers des convictions plus réactionnaires. En opposition à cette nouvelle jeunesse, E. Morin identifie donc bien un héritage Mai 68, certes achevé, mais dont les aspirations perdurent dans l’adoption d’un nouveau mode de vie fondé sur l’auto-responsabilité et les actions solidaires.

***“Un récit mondial commun à une époque
où beaucoup sont précisément en quête d’un tel récit”***

Pour sa part, le politologue bulgare Ivan Krastev préfère considérer que Mai 68 n’a pas fini d’agir de nos jours, et que cette période historiquement révolutionnaire continue à influencer la communauté internationale. Ainsi, dans l’article du *Monde* “1968 n’est pas terminé”, I. Krastev nous propose une perspective transnationale de la commémoration des 50 ans de ce mouvement ayant enflammé le monde en 1968. Tout d’abord, Krastev dénote le sujet de controverse politique qu’est devenue la “révolution 68” en comparant l’ampleur de la commémoration des événements à celle de la révolution de 1917, qui est, elle, devenue un incontournable dans nos manuels d’Histoire. Il est effectivement plus facile de prendre à témoin Mai 68, quand le mouvement est encore bien vivant et qu’une grande majorité de ses vétérans est encore en vie, et, quoi de plus discuté et discuté, d’une conversion de ses insurgés au système tant contesté, profitant même *du beurre et du l’argent du beurre*, en ingurgitant les “huîtres”, pure hérésie pour un soixante-huitard... mais en les revendant

également ! Mais, même ralliés à la même cause, les soixante-huitards venaient surtout d'horizons et de nations différents, laissant ainsi les poètes tels que Stephen Spender libres de transcrire l'individualité de chacun à la caractéristique d'une communauté, une transcription qui dresse ainsi l'esquisse d'Américains "hystériques" ou de Français "romantiques". Cette différence de comportement suggère, évidemment, une perception et une façon de vivre Mai 68 propre à chaque pays. Ainsi, Mai 68 peut certes évoquer d'heureuses possibilités comme la montée de sous-cultures pendant les célèbres "sixties" avec les *teddy boys* ou encore les *hippies* en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, mais rappelle aussi à la mémoire d'horribles vérités comme la venue de tanks soviétiques en plein milieu du Printemps de Prague. Le retour de flamme voulant défaire les aspirations est alors à la fois passé et présent (ou encore futur ?) même si, aujourd'hui, cette volonté transparait plutôt dans le milieu politique notamment avec les figures d'Hillary Clinton et de Donald Trump, représentants, selon I. Krastev, le pro-68 et le anti-68. Le politologue rappelle également que les acteurs de Mai 68 n'étaient pas forcément des politiques comme les deux candidats aux dernières élections présidentielles américaines, mais des étudiants en plein foisonnement idéologique et politique qui déploraient la culture matérialiste et conservatrice de leurs aînés. Krastev considère dans la foulée que, notamment en réaction à cette levée politique, la jeunesse d'aujourd'hui se caractérise par une chute de l'intérêt politique au sens habituel et classique du terme. Un des nombreux exemples de cette opposition générationnelle entre les soixante-huitards et la jeunesse actuelle est que la défense des minorités se transforme en vraie peur de la "discrimination positive", inquiétant les majorités, qui ont peur de perdre leurs droits. On assiste aujourd'hui à une véritable déculpabilisation, sachant que les dirigeants politiques et les populations cherchent à être blanc comme neige soit en reniant ou atténuant les "événements" passés, soit en se désintéressant de la politique, laissant la voie libre à des dogmes réactionnaires. C'est ainsi que I. Krastev se demande si, tout comme la génération de 68, cette génération populiste en pleine expansion réussira à être transformée après avoir transformé.

Pour conclure, Mai 68 est donc bien une preuve véritable des observations de l'historien Arthur Marwick, définissant l'an 1968 comme le point culminant des tumultueuses *sixties*, qui a été et est toujours, 50 ans après, un sujet de controverses qui a changé le visage et la perception du monde et qui peut être à la fois considéré comme héritage ou continuité dans notre société actuelle, laissant son opposé actuel, une sorte de mouvement populiste et réactionnaire, se répandre aussi vite et, dans une certaine mesure, inquiéter autant que les aspirations de 68... à l'époque.

Tu-Van Lyvia PERRIN (1S3), le 8 juin 2018.